Cohésion sociale et changement structurel : discussion sur la subjectivité dans les organisations du monde du travail

Autor(en): **Ahumada, Jorge**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue économique et sociale : bulletin de la Société d'Etudes Economiques et Sociales**

Band (Jahr): **59 (2001)**

Heft 4: **Approches psychologiques et dynamique de l'organisation**

PDF erstellt am: **24.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-141090

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

COHÉSION SOCIALE ET CHANGEMENT STRUCTUREL : DISCUSSIONS SUR LA SUBJECTIVITÉ DANS LES ORGANISATIONS DU MONDE DU TRAVAIL *

Jorge AHUMADA
Psychiatre, enseignant-chercheur à la
Universidad Nacional de Córdoba, Argentine.
jahumada@eco.unc.edu.ar

Introduction

Le présent article porte sur les changements à l'œuvre à l'intérieur des mécanismes de domination et de cohésion sociale, à un moment historique où de nouvelles formes de précarisation du monde se déploient. Ces processus actuels de précarisation s'accompagnent de mécanismes de légitimation collective de pertes tout autant objectives que subjectives.

La compréhension des imaginaires collectifs en tant que processus de construction de la subjectivité est particulièrement intéressante pour étayer notre propos, car elle permet d'avancer des hypothèses relatives aux mécanismes qui légitiment la domination au stade actuel de l'évolution du système de l'accumulation capitaliste. La mise à mal du monde du travail en tant qu'imaginaire collectif à grande capacité de cohésion sociale, tout comme le désengagement de l'Etat dans son rôle de compensateur du bien-être face aux inégalités du marché, engendre en effet de nouveaux mécanismes régulateurs. On se propose ici de discuter des formes transitoires des processus de domination dans leur capacité symbolique à fournir de la gouvernabilité et de la cohésion sociale, cela à la fois à partir de la construction de la subjectivité collective qu'en tant que fait social en lien étroit avec la culture de la production-consommation et avec les changements du schéma d'accumulation capitaliste[1].

La Culture de la Consommation

Dans un travail récent, Lash et Urry proposent une perspective intéressante de la relation intersubjective ; ils affirment que dans la pré-modernité les interactions entre

* Traduit de l'espagnol par Veronica Velo, veronica.velo@ritz.edu

sujets sont diffuses, uniformes et de longue durée, alors que dans la modernité, elles sont intenses, diverses et passagères. Les caractéristiques de la modernité s'affirment ainsi « dans leur exagération radicale » dans la post-modernité où l'accentuation de la vitesse de circulation entre individus et objets favorise l'obsolescence de ceux-là mêmes. Cette réification – ou cette chosification – de l'individu, est directement liée au processus actuel d'atomisation du social. Nous aboutissons de la sorte à la pointe extrême de la modernité puisque « non seulement les objets, mais également les individus sont vides de sens » (Lash et Urry, 1998). Ces deux auteurs soutiennent que l'hégémonie croissante des services construit et reproduit une culture caractérisée par l'individualisation, interpellant de fait les sciences sociales quant à l'avenir du sujet collectif.

Dans cette perspective, les espaces post-industriels peuvent être appréhendés dans toute leur complexité à travers l'étude des **symboles sociaux** liés à la circulation de l'information productive, et de ses correspondances avec le processus d'individualisation du sujet contemporain[2]. En outre, l'esthétisation de la vie est mise en évidence dans le processus d'ajustement de la valeur, ce processus étant dominé par la valeur donnée par « la recherche et développement et l'intensité des *designs* » sur la valeur ajoutée par le travail salarié. Ce nouvel ordre économique se traduit par une circulation de signes et de symboles, mais aussi d'espaces qui réifient les biens et les services[3]. Dans un magnifique ouvrage sur les formes de travail dans le nouveau capitalisme, Richard Sennett identifie la nouvelle flexibilité du travail comme étant caractérisée par des identités fragiles et superficielles, aussi bien en regard du poste de travail qu'en celui du produit du travail, de la fluidité dans les changements d'horaires et des salaires ou du type d'activité. De plus, peu d'identification avec la tâche et peu de compréhension de l'organisation dans son ensemble (Sennett, 2000). Les nouvelles caractéristiques du marché du travail ont un impact sur la culture du travailleur dont la mobilité poussée à son point culminant produit une identité fragile et précaire, autant vis-à-vis de l'entreprise qu'à celui du type d'activité – ce qui amène nécessairement à se percevoir comme un élément provisoire et interchangeable, comme "une chose", un objet.

Précarité et Sujet

La valorisation positive du travail est un phénomène qui, pour de nombreux auteurs, apparaît au XVIIIe siècle et s'accentue au cours du XXe siècle avec le développement du capitalisme et la nécessité de revaloriser le travail comme source de richesse. Pour certains auteurs contemporains[4], l'idéologie et les imaginaires liés au travail sont en train d'être remplacés par de nouvelles formes compensatoires de son manque qui, lui-même, résulte d'un nouvel ordre économique. Une société structurée à partir de significations clés comme le travail ne trouve pas facilement, dans le contexte actuel, un autre substitut

qui donnerait une cohésion à l'univers symbolique des individus et du collectif ; d'ailleurs, quels pourraient être ces nouveaux signifiants ? Tout laisse à penser que la valeur excessive que le monde du travail a eue nous conduit à généraliser les changements actuels, souvent partiels, à la totalité du social. Le monde du travail ne jouant plus son rôle de reproducteur d'un horizon de certitude garanti par l'Etat, la production de la subjectivité est conduit à chercher d'autres voies d'expression ?[5]

Avec la naissance de l'Etat-Providence qui imposait des améliorations dans les conditions de vie du sujet en empêchant notamment les abus du marché sur son corps, la protection dudit sujet face au capital trouvait une garantie dans l'univers symbolique de l'Etat. Aujourd'hui, la précarisation le remet face à un choix entre travail-précarisation ou non-travail-exclusion, tant et si bien que son univers de signification s'écroule. Comment une image de certitude sur l'avenir se concrétise-t-elle aujourd'hui ?

Comment satisfaire ces nécessaires besoins de sécurité dans un imaginaire de certitude possible ? La précarité actuelle est-elle d'une importance telle qu'elle requiert de nouvelles formes d'assurance de cohésion sociale ? Avons-nous des interprétations nouvelles du social qui puissent offrir une sécurité minimale pour faire face à l'incertitude ? Dans cette perspective, le précaire renvoie à quelque chose de matériel, à un espace et un temps, assurément fragiles, incertains, instables. Passe-t-on ainsi de l'aliénation liée à l'appropriation de la force de travail et l'ordre symbolique de la société salariale du bien-être vers d'autres formes d'aliénation ? Offe écrit que dans ce type de périodes, "ce qui est nécessaire devient impossible et ce qui est impossible devient nécessaire" – il fait référence à l'aliénation mentale face à la consommation, le regard fixé sur des objets inatteignables et l'incertitude quotidienne de la consommation de subsistance. (Offe, 1992).

Il semble pertinent de se demander si la réapparition de certaines "conditions pré-modernes" – racisme, xénophobie, violence matérielle urbaine, déprédation économique et conditions de travail extrêmes – n'est pas une façon de répondre à l'insécurité inhérente aux processus actuels de précarisation. En tous les cas, la présence de ces régressions sociales indésirables, ou l'accentuation de faits toujours présents mais étouffés, est une sorte de provocation d'étude que nous devons assumer.

Quelques correspondances entre subjectivité et précarité

Le travail qui a été une institution constitutive des identités pendant les trois derniers siècles fait aujourd'hui défaut ; sa fonction identitaire au plan social est ainsi détruite et avec elle l'idée de collectif, de sorte que l'on s'adresse dorénavant à un individu isolé et fragilisé.

On passe de la précarisation de la subjectivité au sujet précaire, celui-ci ayant intégré l'idée que le travail est dépassé, et avec lui les valeurs d'égalité, de justice, de solidarité, de citoyenneté et de Droit qui lui sont attachées. On est passé de l'utopie sociale de la production à l'utopie individuelle de la consommation ; parallèlement, la représentation du travail est passée d'une image de mal nécessaire pour devenir un bien provisoire : voilà l'une des raisons clés de l'acceptation du chômage comme possibilité de vie, celui-ci ayant pris dans notre univers symbolique le même rang que des faits inhérents à l'appartenance sociale. La précarité produit de nouvelles identités, elle n'est pas un fait contingent mais inhérent aux sociétés industrielles actuelles, et l'accès au marché du travail implique l'acceptation de ces conditions, et plus encore, elle peut y trouver des avantages dans le style : "l'importance de changer d'entreprise souvent pour acquérir plus d'expérience" ! Une vision catastrophiste de la précarité devient nécessaire, au moins pour réveiller les universitaires de leur sommeil idéologique – nous qui décrivons et interprétons les divers phénomènes à l'œuvre, qui sommes mus par un souci de vérité, pourquoi avons-nous tant de mal à faire notre travail ?

Des difficultés de parler de précarisation

Quels aspects de notre subjectivité opèrent comme autant de blocages compréhensifs, pour utiliser un euphémisme, ou plus directement dit, comment nous rendons-nous aveugles et sourds bien que mis en face de faits évidents ? Le programme néo-libéral en tant que proposition d'une vision du monde, opère dans le consensus de faits quotidiens et évidents – comme une vision fataliste sur le destin, l'inévitable, les effets positifs de la dépolitisation en tant que mécanisme qui rend viable une vision dominante. Et il opère ainsi en nous lorsque l'on n'arrive pas à identifier l'intimité subjective, savoir **comment on accepte les changements indésirables comme étant inévitables.**

Notre question vise à dévoiler la capacité réificatrice du discours dominant dans différents domaines, particulièrement dans le domaine universitaire et donc celui des chercheurs, à savoir comment on diminue l'autonomie du domaine universitaire et donc son énergie critique si tant est que, comme l'affirme Zigmunt Bauman, "être un intellectuel c'est nager à contre-courrant, résister à la puissante tendance de division des connaissances et de la pratique, et s'occuper des sujets que les experts doivent laisser de côté". (Bauman, 1998)

Un fils bâtard des campus universitaires est le discours technique, cet enfant "non désiré" qui résume en soi la puissance de la transformation organisationnelle des sociétés. Le discours technique fermé, dogmatique, abscons, parfait, est un nouveau discours de domination, un nouveau dieu qui parle par sa capacité de transformation face à laquelle il n'y a pas de critique possible puisque précisément il n'est pas de ce monde : c'est la

nouvelle religion dont l'une des déclinaisons est la nouvelle économie, décalogue du nouveau discours scientifique auquel tous les autres doivent se soumettre ; il n'y a pas de puissance qui puisse se mesurer à la force du discours économique et la nouvelle éthique qui l'accompagne : celle de l'acceptation de l'inévitable[6]. La nouvelle forme de domination est soutenue par l'altérité des collectifs, par le fantasme des identités, voilà l'origine des nouvelles fragmentations en des nouvelles identités qui sont des formes de résignation plutôt que des formes de conquête. On fragmente la citoyenneté dans l'ethnie, la nation, la classe, le genre, la langue...

Il se peut que la vision fataliste du destin qui tend à émerger ait un tel effet oppressif qu'elle met en action des mécanismes de déni de l'évidence. La vision fataliste est une représentation de l'avenir qui met en évidence l'impuissance au présent, l'incapacité collective d'imaginer des chemins alternatifs, des aspects justement auxquels s'oppose le travail de recherche dans sa pratique de dévoilement, de découverte, et de re-connaissance. La pratique conditionne la subjectivité et la constitue depuis le quotidien, aussi notre pratique intellectuelle (lire, écrire, chercher, penser) est-elle souvent contradictoire avec ce qu'on est : c'est pour cela que nous convoquons différents mécanismes de cohérence, ou de négation. Le sens du travail en tant qu'activité créatrice est la lutte contre l'aliénation dans le sens de l'appropriation de nos produits, pour le cas de ceux qui travaillent dans le domaine intellectuel, nos produits ont pour noms : identité et filiation. Voilà pourquoi notre travail c'est la recherche active de la destinée.

NOTES

1 On peut citer comme exemple ce qu'on appelle la "tertiarisation" de l'économie où le capital spéculatif prédomine sur le capital productif. La prédominance du secteur des services sur le secteur industriel a également pour corolaire une prédominance des innovations dans les processus productifs liée à une diminution conséquente des postes de travail nécéssaires et à une contraction des innovations dans les produits avec une diminution de la demande. Ces changements ont un impact anthropologique dans la société car ils modifient les valeurs de la consommation comme celles de la production et de l'échange. Ces modifications incluent aussi les processsus politiques dans le rapport État-société. (Neffa, 1998; Petit, 1987; Andersen, 1998)

2 "L'atomisation de l'individu contemporain implique une vision de l'accummulation réflexive et esthétique, et dans ce sens elle s'inscrit dans la tendance post-moderne puisqu'il s'agit d'une exagération de la production et de la consommation modernes (il y a prédominance des formes sur le contenu)". (Lash et Urry,1998)

3 Lash et Urry poursuivent l'analyse de leur livre précédent, "El fin del Capitalismo Organizado" dont les propositions centrales sont basées sur la chute du "capitalisme organisé" du XXe siècle.

4 Offe, 1992; Castel, 1997; Meda, 1998.

5 Il s'avère nécéssaire, à ce point, de repenser le travail depuis un point de vue dialectique, depuis ce qui la rend possible comme fonction identitaire pour le sujet, comme ce qui octroie du sens à l'unité, mais à la fois comme quelque chose qui nuit le corps du sujet et qui peut le rapprocher à son propre épuisement mental et physique, rien qu'au niveau des accidents de travail, dans toute la bibliographie qui existe sur les conséquences psycho-sociales liées au travail.

[6] La pénétration du discours économique dans les différentes disciplines est un phénomène d'actualité, tel que la prédominance du "Managerialisme" dans les disciplines liées au monde du travail, depuis la théorie organisationnelle jusqu'aux études en Sociologie du Travail, ces ouvrages sont tous sous l'influence d'une vision a-historique et universaliste. En fait, les études et les recherches qui cherchent une liaison entre le modèle économique, la culture politique et des formes d'organisation productive sont très minoritaires; au contraire, la bibliographie nord-américaine a une claire hégémoie qui est en accord avec le dévéloppement de ce pays dans le contexte global.Bibliographie :

BIBLIOGRAPHIE

BAUMAN, Z. (1998), *Las coartadas del mal,* reportage publié dans la revue Tres Puntos, année 1, Nro. 31, février, Buenos Aires.

CASTEL, R. (1995), *Les métamorphoses de la question sociale : une chronique du salariat*, collection "Espace du politique", Fayard.

ESPING-ANDERSEN, G. (1998), conférence *El futuro del Estado de Bienestar, organisée par la revue "La factoría" y l'entité "L'Agrupació" de Sant Boi de Llobregat, Castelldefels, Barcelona, 28 et 29 de mai.*

LASH, S. et URRY, J. (1994), *Economies of Signs and Space*, collection "Theory, culture & society", Sage Publications.

MARX, K. (1980), "El Capital" Tomo I, editorial Fondo de Cultura Económica, México.

MEDA, D. (1995), *Le travail : une valeur en voie de disparition,* collection « Alto », Éditions Aubier.

NEFFA, J-C. (1998), "Los Paradigmas Productivos Taylorista y Fordista y su Crisis: una contribución a su estudio desde la teoría de la regulación" editorial Lumen Humanitas, Buenos Aires.

OFFE, C. (1992), "La sociedad del trabajo, problemas estructurales y perspectivas de futuro" Alianza Universidad, España 1992

PETIT, P. (1987), *El crecimiento lento y la Economía de los Servicios*, Ministerio de Trabajo y Seguridad Social, España.

SENNETT, R. (2000), *Le travail sans qualités : les conséquences humaines de la flexibilité,* Albin Michel.